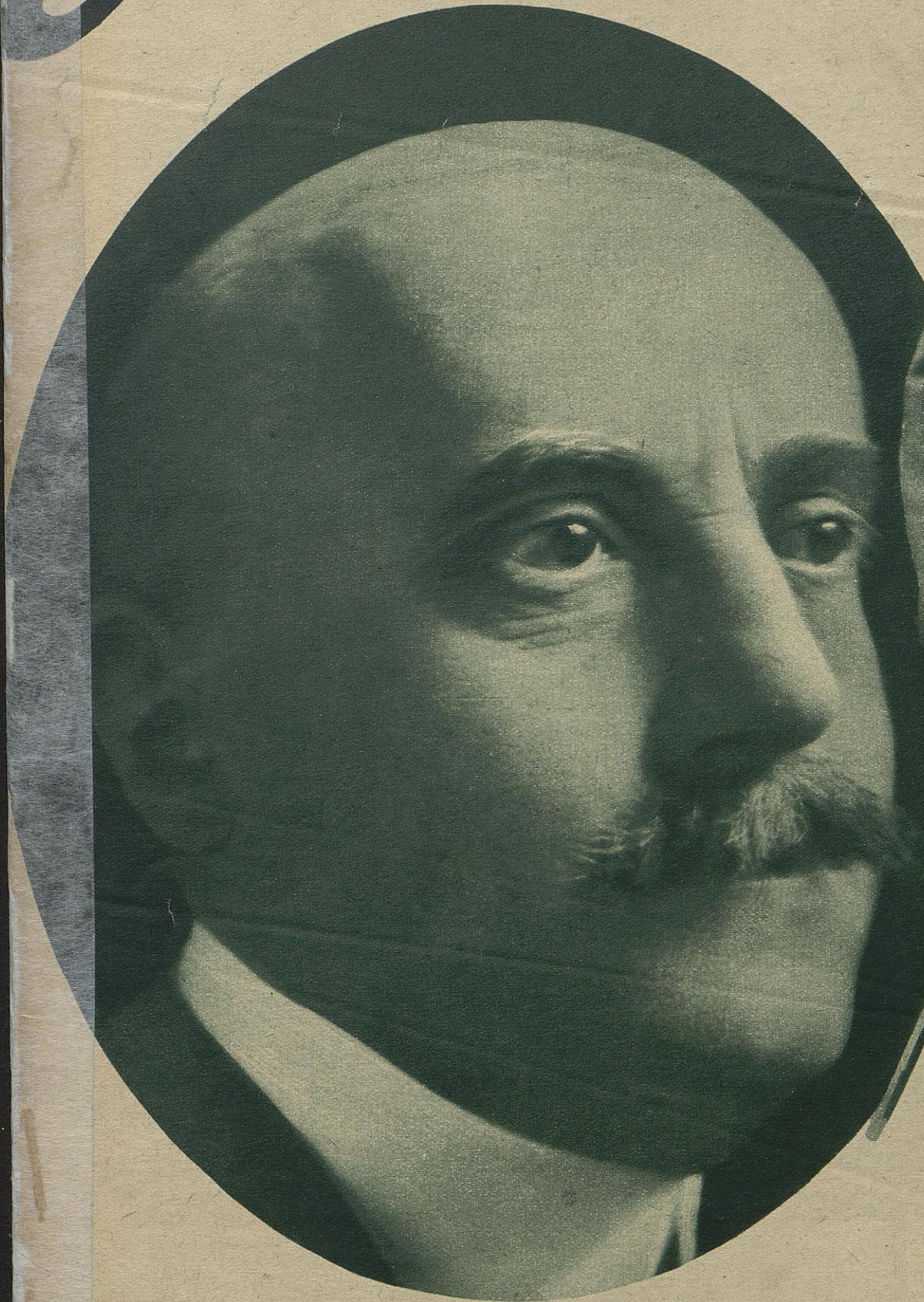




J'ai vu



Monsieur JOSEPH CAILLAUX

ancien président du Conseil dont le Gouvernement
a demandé la mise en accusation.

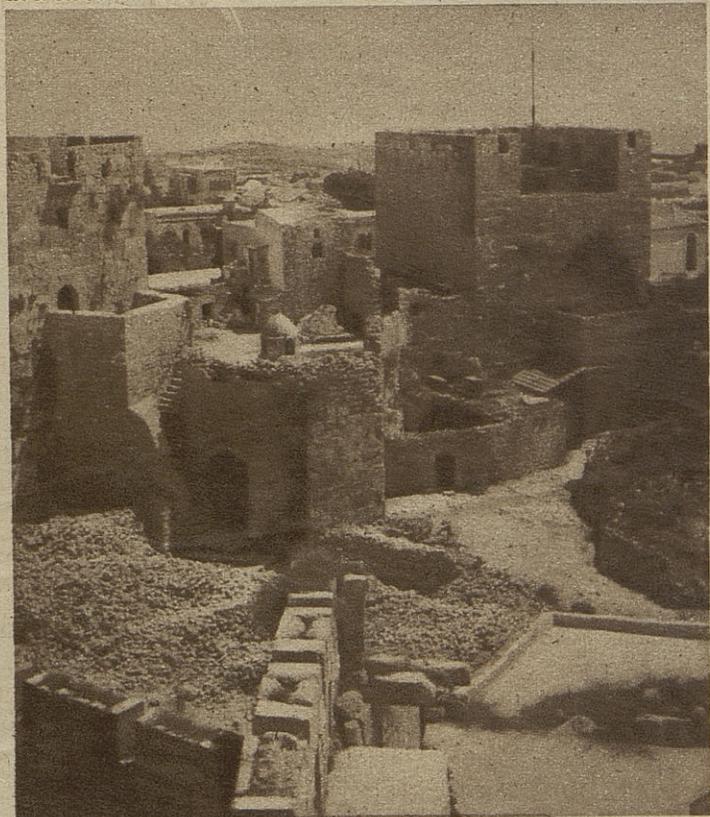
Fop44



Le cheik ul islam traversant la ville.



La route de Bethléem.



La tour de David à Jérusalem.

C'est le 8 décembre que les troupes du général Allenby atteignent la route qui va de Bethléem à Jérusalem, puis dépassant la Ville Sainte, s'établirent sur la route de Jéricho. La prise de Jérusalem est un événement qui déterminera dans le monde entier une émotion profonde dont il est difficile d'envisager les répercussions. Le Golgotha et le Saint-Sépulcre échappent désormais à la garde des marchands de tous les temples et les Juifs qui,



Une rue du quartier turc.

depuis des siècles, pleuraient contre le Mur des Lamentations, ont dû, le soir de la délivrance, voir des larmes jaillir d'entre les pierres. Avant de perdre Jérusalem, les Jeunes-Turcs et leurs maîtres allemands ont été chassés de la Mecque, de Bagdad, ainsi que des sanctuaires persans de Nedjef et de Kerbéla. Les Alliés ont délivré l'une après l'autre les villes saintes de l'Orient dont les images légendaires se dressent au-dessus du monde moderne.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Nous devons aider à cette métamorphose constante, contribuer à cet effort inlassable vers une création plus parfaite... Hélas ! que faisons-nous en ce moment... Je frémis de voir l'Allemagne en proie à cette rage honteuse et criminelle... Ne devons-nous pas songer à l'en délivrer ?

Ils marchaient toujours. A présent, les habitations devenaient de plus en plus rares et la route qu'ils suivaient était à peu près déserte. Seuls des postes de guetteur, des sémaphores, disséminés çà et là, dressaient leurs ombres grêles sur les dunes.

— Combien sont-ils à penser comme toi ? répondit Levinski. Oui... combien ?... Tu es seul à peu près... Il n'y a rien à faire... rien... rien...

Rolls songea : « C'est possible ! » mais il ne le dit pas. Il ne voulait pas avouer son impuissance. Ils s'arrêtèrent quelques instants et contemplèrent les flots qui gémissaient sur la grève. Quand ils revinrent il était tard. Rolls souffrait davantage de son bras. Levinski évoquait dans la nuit une unique image.

X

Maria Lesser attendait, assise sur une banquette. En entrant elle avait dit son nom, l'objet de sa démarche et un employé du consulat anglais lui avait répondu :

— Voulez-vous attendre, Mademoiselle... On vous appellera tout à l'heure.

Elle s'était assise et elle pensait. Dans ce vestibule de consulat l'atmosphère était morne et pesante. Derrière une table de bois noir un employé classait des fiches et des dossiers ; au mur un grand calendrier indiquait la date du jour, sur des cartons ; des textes imprimés en anglais et en hollandais fixaient les règlements. Mais Maria ne regardait ni les gens ni les choses. Ses yeux étaient baissés vers le plancher et elle songeait aux journées qu'elle venait de vivre ; elle pensait à tout ce qu'elle avait abandonné. Elle était pleine de sa douleur.

Lorsqu'elle était partie de Kiel sa résolution était grande, sa volonté ferme. Tout lui semblait préférable à la révélation d'un passé que chaque jour elle abhorrait davantage. Puis, dans la gare de Hambourg, elle avait vu Levinski juste au moment qu'il descendait du train. Elle l'avait reconnu et elle en avait éprouvé un trouble violent. Elle avait baissé la tête pour qu'il ne la reconnût pas à son tour ; mais elle l'avait senti devant elle, immobile, inquiet. Quand l'employé avait fermé la portière, quand le train s'était mis lentement en marche, elle avait senti un grand déchirement. Une seconde, l'envie de descendre lui était venue ; mais elle avait maîtrisé cette faiblesse.

Pourtant, lorsqu'elle fut éloignée de Hambourg, lorsque le train continua sa course, la tristesse la plus lourde l'enveloppa. Elle fut saisie par un découragement total, par une de ces détresses si absolues et qui vous montrent si impitoyablement le

néant de votre vie, qu'on songe à la déserrer. Un voyage sans incident, monotone et lent, l'avait conduite jusqu'à la frontière hollandaise qu'elle avait passée sans encombre. En terre hollandaise, elle avait relu quelques notes écrites par elle sur l'indication de Richter. Elle devait descendre à Arnhem, petite ville à mi-chemin de la frontière et d'Utrecht. Dans cette ville, à une adresse



La route qu'ils suivaient était à peu près déserte.

donnée, elle retrouverait un correspondant de Richter, agent d'espionnage allemand en Hollande.

Elle arriva à Arnhem le soir, vers cinq heures. Elle ne connaissait pas cette petite ville tranquille et provinciale, assise au pied d'un parc, au bord du Rhin, comme une voyageuse qui se serait arrêtée pour prendre un peu de repos et ne serait jamais repartie. Elle logea dans un grand hôtel, propre, où tout brillait, les meubles, les parquets, les cuivres, et situé sur le Groot Markt, la grande place de la ville. Elle demeura quelques instants dans sa chambre, rafraîchit son visage poussiéreux et brûlant et descendit sur la place. L'endroit lui parut animé et assez beau. Les principaux édifices étaient groupés autour de cette place et lui donnaient une grande variété, grâce à une singulière diversité de styles : un palais, celui de l'hôtel de ville, élevé derrière l'abside d'une grande cathédrale gothique, était de style Renaissance ; le bâtiment des Archives était un type pittoresque des vieilles constructions hollandaises, trapues et confortables ; une grande

maison de commerçants en vins était de pur style mauresque. Dans la partie sud de la place une grande et longue porte voûtée, d'aspect moyenâgeux, conduisait jusqu'aux quais du Rhin.

Cette fin d'après-midi d'été était belle et lumineuse. Maria Lesser avait cru trouver une Hollande sombre et ouatée ; le soleil lui communiqua un peu de vie. Elle se sentit moins seule et elle pénétra dans l'église.

Elle était d'origine et d'instincts catholiques, mais elle ne pratiquait plus depuis son enfance. Elle retrouva un peu de paix à rester immobile dans la cathédrale, les yeux clos, agenouillée sur un prie-dieu. Elle ne prononça pas de prières dans les termes consacrés, mais sa pensée s'éleva vers le Ciel et elle lui demanda de lui donner le courage et la force de poursuivre sa résurrection...

Quand elle sortit de la cathédrale, le jour était à son déclin. Elle traversa la place sous la Saabels Poort et marcha le long du Rhin. Le fleuve était lourd d'eaux vertes et terreuses. Elle se rappelait l'avoir aimé lorsqu'elle habitait Bonn et l'avoir longuement regardé, pendant les matinées de printemps du haut des jardins qui le dominaient. A présent elle lui vouait une secrète haine. Elle n'eût pu exactement en définir la raison. Sa majesté, sa lourdeur, son flot implacable et boueux, lui rappelaient trop de traits allemands... Elle y assimilait tout ce qui lui rendait l'Allemagne odieuse. Certaines amantes ont de ces frénésies : elles exècrent tout ce qui les sépare ou les éloigne de ce qu'elles aiment.

Le lendemain matin elle sortit de bonne heure pour aller faire la visite qui la forçait à ce séjour. Le soleil brillait encore ; mais il y avait un peu de brume et la lumière était laiteuse. Elle traversa la place, passa entre la cathédrale et l'hôtel de ville. Quelques instants elle s'arrêta à en regarder la façade décorée de sculptures, représentant d'étranges humains à visages sataniques et à pieds de chevaux. Devant elle s'ouvrait la Koning-Strate. Dans une des premières maisons de cette rue habitait l'agent qu'elle allait voir. C'était un petit homme aux cheveux gris coiffés en brosse, à la face glabre et malicieuse. Point l'aspect allemand — mais plutôt un visage ressemblant à celui que les estampes françaises donnent à M. Thiers. Mêmes yeux mobiles et vifs derrière des lunettes cerclées d'argent. Cet homme portait une jaquette noire, une cravate noire sur un col blanc et droit, et des souliers fourrés dont on ne pouvait dire, à première vue, s'ils étaient chaussures pour l'appartement ou pour la rue.

(A suivre).

GÉRARD BAUER.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



(1) Voir le commencement de ce roman dans le n° 124.

LES RENFORTS
FRANÇAIS

DE L'AUTRE CÔTÉ
DES ALPES



Un convoi de troupes françaises sur la route de Desenzano.



A Milan les obsèques des premiers soldats français mort en Italie.



La première tombe française au Musocco de Milan.

D'après le correspondant d'un grand journal anglais, les routes de l'Italie du nord sont complètement "blanches", tant les régiments français y passent nombreux. Chaque jour les renforts alliés arrivent, accueillis en libérateurs par la population. Comme les chemins de fer sont encombrés par les convois



Mitrailleurs brancardiers montant aux positions.

de toute sorte qui se succèdent sans trêve, les fantassins s'en vont par la route à pied ou en camions automobiles. Et, comme l'a dit un communiqué officiel, déjà le sang français avait coulé sur le sol italien bien avant même que se déclenche la formidable attaque annoncée par le maréchal Conrad.

4^e RÉIMPRESSION

LA VIE ET (Le Numéro 60 Cmes)
LA MORT DE
GUYNEMER

Numéro spécial sensationnel de

La Guerre Aérienne
illustrée

54 Photographies inédites
12 Articles documentaires :

MES PREMIERS COMBATS
par Georges GUYNEMER

NOUS LE VENGERONS !
par NUNGESSER

Un Deuil national (Jacques Mortane). —
Hommage à Guynemer (Comm' Brocard,
Capac Heurtaux). — Guynemer enfant (Sous-
Lieut' Richard). — Ses Débuts (Jules Védrines).
— La Fougue de Guynemer (Serg' Soulier), etc.

L'Édition Française Illustrée
30, Rue de Provence — Paris

ELIMS PIERRE CHANDAILS depuis **7 fr. 95**
ses articles et vêtements **CHAUDS**
pour Militaires et Sports
10, Fg MONTMARTRE (Cour de l'Auto)
162, Av. MALAKOFF (Porte Maillot) **PARIS**

Pour conserver les numéros de J'ai vu... procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

FORCES INCONNUES
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 68. GRATIS.

PEU D'ADULTES Y ÉCHAPPENT COMPLÈTEMENT

A notre époque d'écart de régime, de vie sédentaire, peu d'adultes échappent complètement aux hémorroïdes, à l'eczéma ou autres affections prurigineuses de la peau.

Les hémorroïdes peuvent, au début, ne causer que de la gêne, mais si on ne les soigne pas immédiatement, elles entraînent de l'inflammation, des pertes de sang, peuvent s'ulcérer et deviennent une source d'affaiblissement et d'ennuis sans fin.

L'eczéma, l'herpès, le zona, le psoriasis, les démangeaisons et autres maladies de la peau sont presque aussi insupportables que les hémorroïdes. Leurs causes sont nombreuses. Les plus fréquentes sont une nourriture trop échauffante, la constipation, le surmenage physique ou intellectuel.

Traitement. — Le traitement des hémorroïdes, de l'eczéma et des autres maladies de la peau demande beaucoup de patience et de persévérance. La première condition est que les intestins fonctionnent régulièrement, résultat que l'on obtient à l'aide d'un laxatif léger : une guérison définitive est en effet impossible tant qu'il existe de la constipation. Le malade devra suivre strictement un régime alimentaire simple, sain, se reposer et dormir le plus possible. L'inflammation, l'irritation produites par une affection de la peau disparaissent rapidement grâce à l'emploi de l'Onguent Foster. Il a une action adoucissante et cicatrisante sur la peau malade. C'est un excellent antiseptique. On peut l'employer sans crainte ; il ne se dessèche pas et ne disparaît pas trop vite. Il a radicalement guéri bien des cas d'eczéma rebelles depuis de longues années et préservé des milliers de personnes de l'opération des hémorroïdes. Il est également efficace contre le psoriasis, l'herpès, le zona, l'acné (points noirs), les boutons, les engelures et toutes les démangeaisons de la peau.

L'Onguent Foster est vendu par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte, impôt compris, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.

J'ai vu



LE TRAVAIL DE LA " REMONTE " AUX ÉTATS-UNIS

Les premiers, les soldats des armes spéciales, puis les fantassins de la grande armée américaine auront franchi l'Atlantique. Mais nos nouveaux Alliés veulent aussi que leur cavalerie soit digne d'eux et de la vieille réputation de leurs cow-boys. Aussi achèvent-ils le dressage des milliers de mustangs et des roustes chevaux qu'ils ont réquisitionnés et avec lesquels ils comptent bien d'ici peu livrer des combats aussi heureux que ceux qui, le 20 novembre, ont valu aux cavaliers britanniques de si beaux succès dans la région du Cambésis.

J'ai vu.

LES MÈRES PENDANT LA GUERRE. PAR LEVY-DHÜRMER



LE DÉPART DU PERMISSIONNAIRE

Levy-Dhurmer, l'admirable peintre des roses d'Ispahan et des jardins magiques de l'Inde et de la Perse, expose à la galerie Devam-

bez douze pastels sur le plus pathétique des sujets : " Les mères pendant la guerre. " Toutes ces pages sont des chefs-d'œuvre, mais

J'ai vu

LES MÈRES PENDANT LA GUERRE, PAR LEVY-DHÜRMER



LA MÈRE DE L'AVEUGLE

voici, dans cette collection, les quatre pastels qui retiennent plus particulièrement la faveur d'un public où l'on comptait beaucoup de

femmes aux longs voiles de deuil, aux yeux tout embués de larmes et pleins d'une immense détresse. Nos lecteurs penseront à coup sûr

LES EXCÈS DES BOLCHEVIKS A PETROGRAD ET A MOSCOU



Bande de bolcheviks incendiant et pillant un palais, à Moscou.



Paysannes pillant une boutique.



Troupes révoltées fusillant des officiers qu'ils ont précipités dans une rivière.



Automobiles embourbées sur le front de Dvinsk.



Ministre rase prisonnier dans une cellule de la prison Pierre et Paul, à Petrograd.



Cavaliers maximalistes déracinant les poteaux télégraphiques.

Lénine et Trotsky comprennent que, malgré leur action sur des hommes faibles et des esprits incultes, ils ne représentent pas la Russie. Aussi de nouveaux coups de force doivent-ils les entraîner infailliblement plus loin dans la voie criminelle. Mais peut-être alors la fin de leur règne sera-t-elle proche et déjà un manifeste des paysans ne déclare-t-il pas que l'armistice conclu par les maximalistes est le fait d'un groupe d'usurpateurs.

L'assassinat du généralissime Doukhonine par les bandes léninistes n'est pas le seul crime de droit commun à la charge des bolcheviks. A Petrograd et à Moscou, ils se sont livrés aux pires excès, assassinant les officiers qui tentèrent de les retenir, incendiant les boutiques après les avoir pillées. Nos lecteurs savent comment les soldats envoyés pour vider les caves du Palais d'Hiver s'enivrèrent comme des bêtes. Débordés par le mouvement,

J'ai vu.

LES MÈRES PENDANT LA GUERRE. PAR LEVY-DHÜRMER



L'ÉPOUVANTE

que l'artiste a su toucher avec une délicatesse infinie les plus vives et les plus intimes de la sensibilité humaine. Il transparait, en effet,

sur ces pages, un peu de l'âme même des mères de la grande guerre. Les plus sacrées et les plus meurtries des créatures, celles qui furent

J'ai vu.

LES MÈRES PENDANT LA GUERRE. PAR LEVY-DHÜRMER



DANS LES RUINES

crucifiées dans la chair de leur chair, les mères françaises, qui firent plus cher au monde, ont trouvé le maître parfait qui a su exprimer d'un si grand cœur à la Patrie le sacrifice de ce qu'elles avaient de cette douleur sans nom dont elles ne veulent pas être consolées...

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

Illustrations de Gus Bofa.

C'ÉTAIT d'abord la grève dorée, puis une bande de terre d'un vert délicat et remontant vers la fine violette et blene des petites collines, des bandes de terre rouge, posées ça et là, comme des pièces dans le vert éclatant des prairies. Sur le fond rouge des terres, des arbres se découpaient précieusement, des arbres aux troncs puissants dressant leur feuillage en bouquets, comme d'énormes salades, l'épanouissant en ombelles délicates, ou le laissant pleuvoir avec la grâce ancienne de palmes romantiques.

L'équipage et l'état-major du brick-goélette, regardaient intensivement cette curieuse terre de luxe dont les havres paraissaient des pièges.

— C'est tout de même un drôle de patelin, dit Fernand.

Les paroles du noir firent l'effet d'un coup de pistolet dans une église. Chacun se ressaisit, Héresa le premier. S'apercevant que le bateau qui déjà avait contourné l'île, en vérité plutôt petite, suivait le courant en s'éloignant de terre il donna l'ordre au timonnier de serrer la terre au plus près.

La manœuvre exécutée, on pénétra dans une crique bordée de sable fin et l'Ange du Nord ayant jeté ses ancres, M. Gornedouin monta dans une chaloupe pour aller relever les fonds.

— M. Krühl, dit le capitaine Héresa avec emphase, je vous avais promis de vous conduire à l'île inconnue. La première partie de ma mission est terminée. Quant à la seconde qui est de vous ramener sain et sauf dans un port de l'Amérique du Sud, j'espère la remplir avec la même bonne fortune.

Krühl le visage empourpré, regardait l'île : — Je ne sais à quoi attribuer, dit-il, l'impression étrange que m'a produite cette terre que probablement les compagnons d'Edward Low furent les seuls à fouler avant nous. On ne peut rien rêver de plus louche et de moins honnête que ce paysage. Vos hommes et même cette sombre brute de Gornedouin ont senti confusément passé le souffle du mystère sur cette terre où toutes les richesses semblent mal acquises et maudites. Il est curieux que la destinée ait voulu donner un tel cadre aux scènes inimaginables qui suivirent les derniers travaux d'ensevelissement du trésor de Low, le plus damné, à l'heure actuelle, de tous les gentilshommes de fortune, si Dieu existe.

— On ne peut en effet, dit Eliasar, imaginer un cadre plus approprié aux goûts du personnage dont nous recherchons les économies.

— Nous donnerons le nom de Chita à cette île, s'écria le capitaine.

— Oui, répondit Krühl, faites lui comprendre ce que vous venez de dire.

Le capitaine s'adressa en espagnol à Chita qui ne sourcilla pas.

— Il faut avouer, fit Eliasar,



L'ANGE DU NORD - APRÈS LA TEMPÊTE.

que si cette fille est une merveille de grâce et de beauté, elle n'en possède pas moins une couche qui la protège contre toutes les surprises d'une maladie cérébrale.

Bébé Salé et Powler se distinguèrent à leurs fourneaux. A l'arrière on fêta la découverte de l'île, selon la formule du Hollandais qui recherchait les occasions de se réjouir devant une table pleine de séduction.

L'heure étant trop avancée pour débarquer, M. Krühl et ses deux acolytes sablèrent le champagne et burent de grands verres de chartreuse que Krühl ne manquait jamais de mirer avec une satisfaction gourmande devant la lumière de la lampe.



L'ÎLE INCONNUE.

Naturellement le gaillard d'avant participait aux réjouissances, le rhum coulait abondamment dans le boujaron de Bébé Salé.

— Alors, on stoppe, déclara le nègre en faisant claquer sa langue.

— Paraît que l'île appartient à M. Krühl, déclara Bébé Salé.

— Oui, dit Fernand, j'ai des tryaux. L'île appartient à monsieur Krühl, comme tu le dis, vieille noix. Il a là des mines à exploiter, des mines d'argent. Il est venu voir si les travaux avançaient. Mais ce qui m'épate, c'est de voir personne dans le patelin. Un gars, comme monsieur Krühl, ça mérite la peine qu'on dérange les pompiers. Hein?

— Dame oui, fit Bébé Salé.

— Ah toi, père Bébé Salé, t'es toujours de l'avis du dernier qui a jacté. Passe-moi le boujaron, je vais servir.

Très tard dans la nuit les matelots burent, chantèrent, se querellèrent et établirent les hypothèses les plus ingénieuses tendant à rechercher le véritable but du voyage et la clef de tous les mystères que leur imagination créait et que l'abondance des libations grossissaient progressivement.

C'est ainsi que l'identité de Krühl fut mise au point. Les circonstances s'y prêtant, il fut admis qu'on se trouvait en présence d'un prince du

sang allemand, voyageant incognito pour chercher des bases de ravitaillement et de débarquement en vue d'une tentative de débarquement au Mexique, contre les Etats-Unis d'Amérique.

XVII

LA CAVERNE DES BOITES A SARDINES

Ceux qui descendirent à terre dans la chaloupe de l'Ange du Nord furent Krühl, Eliasar le capitaine Héresa, Peter Laffe, Conrad et Rafaelito. Tout le monde était armé de carabines à répétition de fabrication américaine. M. Krühl, Eliasar et le capitaine tenaient à la main une épreuve photographique de la carte de l'île dont la terre complice recelait les millions convoités.

Tout d'abord on foula le sable chaud où les pieds enfonçaient mollement, puis les larges bandes de terre rouge et rocailleuse. Vues de près les opulentes prairies se révélèrent d'une pauvreté attristante, l'herbe verte, clairsemée, paraissait impropre à la nourriture des ruminants les moins gourmets. Les arbres abondamment touffus étalaient des feuilles dont la chlorophylle paraissait en caoutchouc verni.

— Nous allons peut-être trouver des fleurs en papier, dit Eliasar et par le temps qui court nous n'aurons qu'à nous féliciter de notre trouvaille. Nous aurons toujours mis la main sur un trésor quelconque.

(1) Voir J'ai Vu, depuis le numéro 151.

— Voyons, fit Krühl qui tout en marchant, inspectait attentivement les détails de sa carte. Voyons, l'anse où nous venons de débarquer me paraît être celle-ci. Il indiqua un point sur la carte.

— Ça ne fait pas doute, répondirent Eliasar et le capitaine avec le plus grand sérieux.

— Bon, bon, asseyons-nous un peu sur ces rochers et étudions le terrain si vous le voulez bien.

Les trois hommes s'assirent. A côté d'eux, à une trentaine de mètres, les trois matelots s'allongèrent sur l'herbe. Le soleil chauffait comme une vraie brute et le silence le plus solennel enveloppait tout le paysage.

— Nous y sommes bien, interrogea Krühl. Vous êtes sûr de vous, monsieur Heresa.

— Jé né peux pas mé tromper.

Il indiqua un vague promontoire : « Voici le nord de l'île, c'est la tête de la tortue. La végétation me paraît plus abondante, mais il faut tenir compte que la carte que nous avons dans les mains né daté pas d'hier. Nous éprouverons quelques surprises inévitables en explorant le terrain d'après le croquis topographique de ce monsieur Low.

— C'est évident, répondit Krühl. Le temps n'a pas manqué d'apporter quelques modifications à la nature du terrain. Le plus important pour nous est de découvrir le champignon. C'est très embêtant la carte ne porte pas d'échelle.

— D'après ce que jé constate, dit le capitaine, l'île de Chita, puisque c'est son nom, doit avoir une quarantaine de milles de tour. Le « champignon » doit se trouver à dix kilomètres, sur notre droite dans cette direction.

— Alors en route fit Krühl, en remontant la bretelle de sa carabine d'un coup d'épaule décidé.

Il s'agissait d'atteindre la corne d'un boqueteau couronnant une petite colline d'où, Krühl l'espérait, on pourrait prendre vue sur une bonne partie de l'île.

— Je ne vois rien, si ce n'est des herbes et des herbes, nous paraissions en ce moment contourner la colline. Cette colline je la reconnais d'ailleurs, elle fait partie de cette petite chaîne de montagnes que le forban a indiqué sur son topo.

Krühl changea de direction et coupa droit dans les herbes à sa gauche, tout le monde le suivit.

— Demain, nous descendrons avec les cochons, criaient Krühl en s'épongeant le front.

On sortit enfin des hautes herbes et l'on s'engagea dans un raidillon tapissé de pierres croulantes.

— On glisse ! gémit Eliasar, puis il ajouta avec un soupçon d'amertume dans la voix. Dites donc, mon cher, savez-vous que les cailloux me paraissent constituer la principale richesse de ce pays ?

On atteignit en s'aidant des mains et des genoux au sommet de la colline.

Héresa jeta sur Eliasar un regard sans cordialité. Krühl infatigable courut sur la crête, sa grande silhouette se découpa en ombre chinoise dans la lumière aveuglante du soleil.

— Bon sang de bon sang, cria-t-il, on ne voit rien. Nous sommes à l'orée d'un bois. Il faut traverser le bois.

Eliasar et Joaquin Héresa étaient sur ses talons. « Bien entendu fit le capitaine, c'est ce maudit bois qui a gagné du terrain vers l'ouest. Il regarda sa carte, frappa dessus avec sa main. Naturellement ! Le champignon, se trouvait maintenant sous bois, nous le trouverons en nous frayant un passage vers l'ouest.

Au bout d'une heure de marche, extrêmement pénible, les six hommes s'arrêtèrent sous une imitation de baobab pour souffler un peu et prendre un répas froid dont ils avaient eu soin de garnir leurs musettes.

— Ah bien ! fit Eliasar la bouche pleine, le respectable forban a su choisir sa cachette. Je ne connais rien de plus répugnant que cet eldorado pour poète de bas étage.

— Avez-vous remarqué, déclara le capitaine, que nous n'avons pas rencontré un seul oiseau, pas une seule bête, pas une petite moucheron, pas même un petit moustique. Jé n'aimé pas les îles si désertes. Quand nous aurons découvert le trésor, (il baissa la voix pour ne pas être entendu des matelots) nous hisserons toute la toile que l'Ange du Nord.

peut porter et nous irons chercher une hospitalité sur une terre comme toutes les terres, avec des oiseaux, des lapins, des mouches et des moustiques.

— J'ai entendu remuer quelque chose, s'écria Krühl !

— Non c'est moi, avec mon couteau, répondit Joaquin Heresa.

Krühl désappointé tendit encore l'oreille dans toutes les directions.

— Je n'entends rien, soupira-t-il rien, rien. C'est le silence, le plus abominable de tous les silences.

Puis il se leva le premier, secona ses épaules et passa sa carabine en sautoir. « Allons, encore un peu de courage. »

On reprit la marche sous bois ; les six hommes foulaient la terre rouge où des racines gigantesques se tordaient comme d'énormes serpents à la peau crevassée.

— Hé, Monsieur Krühl cria le capitaine



LA PREMIERE BOITE A SARDINE.

Héresa. Krühl se retourna brusquement.

— Quoi ! quoi qu'est-ce qu'il y a.

— Il serait peut être plus prudent de rentrer, la nuit va nous prendre ici dans cette sale forêt.

— Ah oui, oui.

— Oui, rentrons, approuva Eliasar.

On fit demi tour, Héresa marchait à côté de Krühl, petit à petit il le laissa prendre un peu d'avance et s'approcha d'Eliasar qui suivait à quelques mètres en avant du groupe des matelots.

— Faut-il vous laisser. Etes-vous prêt ?

— Attendez à demain ?

— Soit.

Héresa et Samuel Eliasar rejoignirent Krühl. Le capitaine prit sa boussole. Il indiqua du doigt une direction à suivre.

— Voilà la région des hautes herbes, annonça-t-il presque joyeusement.

La nuit commençait à tomber quand on rejoignit le canot ou Rafaelito sommeillait béatement.

Krühl ne put réprimer un rapide frisson d'allégresse et de bien être en embarquant dans le youyou.

Le lendemain Krühl et la même équipe de matelots redescendit dans l'île, confiant Chita à la garde de M. Gornedouin et le prévenant en même temps qu'il resterait peut-être à terre pendant deux ou trois jours.

Les recherches furent peu fructueuses bien qu'Eliasar affirmât reconnaître à merveille les indications consignées sur la carte de l'astucieux Edward Low.

— Bouh, bouh, peuh, vous reconnaissez quoi, quoi, grognait Joseph Krühl.

On prenait le capitaine à témoin. Ce dernier garantissait l'authenticité de l'île. C'était bien l'île décrite par Edward Low. Affirmer le contraire mettait en jeu son honneur et sa compétence de marin. Il se cabrait devant cette hypothèse et son accent y gagnait un goût de terroir plus prononcé.

— Enfin, bon Dieu, de bon Dieu de bois, hurlait Krühl que le calme d'Eliasar impatientait, où voyez-vous la crête marquée sur la carte ? Le « champignon » devrait être ici, ici, où nous sommes, ou alors cette carte... cette carte est...

Il n'acheva pas. Eliasar le regardait avec des yeux candides.

— Nous pourrions toujours emmener les cochons avec nous... insinua Héresa.

Un peu à l'écart, le capitaine Héresa regardait au loin l'Ange du Nord qu'une légère brise balançait sur ses ancres.

Soudain, Conrad fit sauter du bout de sa canne ferrée un objet qu'il ramassa et, regarda avec une stupéfaction sincère.

— Une boîte à sardines ! s'exclama Krühl. Chacun se rapprocha pour mieux considérer l'objet dont la présence sur ce sol leur paraissait merveilleuse.

— Une boîte à sardines !

Tout d'abord chacun se raccrocha à l'espoir que cette boîte appartenait à la soute aux provisions de l'Ange du Nord. Mais la vétusté de l'objet les obligea à repousser cette supposition consolative.

Le Hollandais abasourdi par cette découverte, s'était écroulé sur une roche, tenant la boîte dans sa main, que l'émotion faisait trembler.

Alors Krühl se leva et se mit à battre le cactus avec sa canne, courant de droite à gauche, la figure baissée vers le sol, allant et venant ainsi qu'un chien de chasse qui met le nez sur une piste et s'apprête à donner de la voix.

— En voici encore une ! hurla Krühl en brandissant une deuxième boîte à sardines au bout de sa canne.

Eliasar et le capitaine s'élançèrent à sa suite.

Derrière une touffe d'agave dressant vers le ciel ses feuilles en lames de sabre, Eliasar mit le pied sur une demi-douzaine de boîtes portant la même estampille commerciale, à moitié enfoncées dans la terre molle. Celles-ci paraissaient avoir été ouvertes plus récemment car le papier enluminé qui les recouvrait adhérait encore au fer blanc.

— C'est tout un bataillon qui a campé ici, dit Samuel Eliasar, tenez, tenez, Krühl à votre droite en voici encore une bonne douzaine.

— Bouh ! bouh ! peuh ! grognait Krühl.

En avançant les cinq explorateurs découvrirent des boîtes et encore des boîtes.

— Suivons le chemin qu'elles nous tracent opina Krühl nous découvrirons toujours quelque chose qui nous expliquera la présence du propriétaire de ces richesses comestibles. Je n'ai qu'une peur, mes pauvres gars, c'est que nous nous trouvions en présence de la cage vide du bel oiseau qui l'habitait.

— Il faut en avoir le cœur net, répondit Eliasar.

Les cinq hommes déployés en éventail s'avançaient les yeux baissés, cherchant les jalons imprévus qui devaient les conduire vers une solution qui n'était peut-être pas celle qu'ils désiraient.

Ils grimpèrent ainsi une petite colline aride d'où l'on dominait la grève.

Au sommet de cette colline, des blocs de rochers entassés les uns sur les autres par suite d'un tremblement de terre formaient une manière de monuments tenant à la fois du fortin, des Pyramides d'Égypte et de la sauvagerie solennelle d'un temple bâti par des nègres anthropophages, dans une crise de sentimentalité.

Sur une large pièce plate exposée au soleil, telle une table de sacrifices, une forme noire indéfinissable et d'apparence grotesque se traînait, un peu à la manière des phoques. Autour de cette créature rampante, les rayons du soleil flamboyaient dans un tas de boîtes, de boîtes de conserves, dont le métal surchauffé étincelait comme du vif argent.

XVIII

LES MAITRES DE L'ILE

Héresa Eliasar et Krühl marchèrent résolument vers la pièce plate où la créature se chauffait béatement devant les rayons d'un soleil ardent.

Soudain, la créature difforme ayant aperçu la silhouette de Conrad se profilant sur le ciel, leva deux moignons, jeta un cri déchirant et se hâta en se traînant sur le ventre avec une prodigieuse vélocité vers un trou noir qui devait servir d'entrée à une caverne s'enfonçant sous les roches.

En deux bonds, Joseph Krühl fut sur la

créature qu'il immobilisa sans effort avec la crosse de son fusil. Il recula avec dégoût : c'est un homme ! s'écria-t-il.

C'était un homme, un nègre abominablement amputé. Ses mains étaient coupées aux poignets. Il lui manquait la jambe droite, la gauche paraissait désarticulée au genou, elle pendait inerte. L'homme la traînait sur le sol comme un boulet.

Krühl et ses compagnons regardaient la misérable loque humaine, dont les yeux blancs roulaient dans une face noire reflétant la terreur la plus abjecte.

— Je n'ose pas y toucher fit Krühl en salivant de dégoût.

Eliasar tenta de se faire comprendre du monstre en l'interrogeant par signes. Mais quand il essaya d'ébaucher un geste dans la direction du nègre rampant, le misérable se mit à aboyer de terreur.

Les cinq hommes pétrifiés frissonnèrent.

— Tais-toi, Mujer ! cria Héresa en se bouchant les oreilles.

— Laissons-le, fit Eliasar, le malheureux ne se sauvera pas bien loin. Il doit y avoir des hommes sur cette île et quels hommes ? Regardez l'entrée de la caverne est encombrée de boîtes de conserves vides. Il faut explorer cette caverne.

Krühl et Peter Laffe, une hachette à la main s'avancèrent vers l'entrée de la caverne.

Une odeur à la fois violente et subtile, mais caractéristique d'opium saisit les deux hommes aux narines.

Courbés et la carabine en avant, prêts à faire feu ils pénétrèrent dans la caverne obscure. Krühl fit jouer sa lampe électrique, un jet de lumière blanche frappa la paroi de granit, dansa sur une pile de boîtes de conserves symétriquement rangée comme sur les rayons d'une épicerie. Dans l'angle le plus reculé de la grotte, allongé sur un lit d'herbes sèches un homme dormait, couché sur le dos, la bouche ouverte. Krühl dirigea le jet lumineux de sa lampe sur la face du dormeur et il vit que l'homme n'avait plus de nez, plus d'oreilles, il tenait dans ses mains décharnées une pipe à opium, à ses côtés sur un plateau de laque se trouvait la boîte, la petite lampe et les aiguilles. Peter Laffe, en voulant se retourner, accrocha du bout de son fusil une pile de boîtes qui s'écrasèrent sur le sol avec un bruit effroyable. L'homme ne se réveilla pas. Alors Krühl et Peter Laffe prirent le fumeur d'opium, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le transportèrent dehors, en pleine lumière, devant la porte de la caverne.

— En voilà un autre, dit Krühl, en déposant son fardeau sur le sol.

— De plus en plus joli, fit Eliasar. C'est un chinois, ou un annamite. Je me demande quel était le but de l'opération chirurgicale qui l'a privé de son nez et de ses oreilles ?

— Je vais rentrer de nouveau dans la grotte, fit Krühl. Il ne reste plus rien, mais par acquit de conscience...

Il disparut dans le trou noir avec Peter Laffe sur ses talons.

Héresa jeta un regard autour de lui. Il aperçut Conrad qui à quelques centaines de mètres fouillait les buissons avec sa canne.

— Dites donc mon petit, il faut vous dépêcher de terminer votre petit affaire et puis nous partons tout de suite. Nous n'avons pas d'intérêt à séjourner longtemps ici. Je vous dis franchement que je n'aime pas ce petit coin, oh mais pas du tout. Qué la Purissime, nous protége, mon petit !

Eliasar, paraissait un peu désespéré.

« Oui, murmura-t-il, je vais liquider. A la première occasion j'agirai. Quand je laisserai tomber mon mouchoir, vous éloignerez les deux matelots. Trouvez un prétexte. Attendez-moi ensuite dans la chaloupe, je vous rejoindrai. »



LE NÈGRE AUX PIÈRES DÉTACHÉES.



OLINE.

— Bouh, bouh, peuh ! Il n'y a rien, plus rien dans la tanière... que des boîtes de conserves. Que fait donc, machin là-bas. Ah ! comment l'appellez-vous, Conrad ?

A ce moment Conrad, se tournant vers Krühl et ses compagnons agita le bras, leur faisant signe d'accourir au plus vite.

Eliasar, le capitaine Héresa et Peter Laffe abandonnant les deux monstres, s'élançèrent et le rejoignirent à temps pour le voir indiquer du doigt un ruisseau idyllique, qu'un homme paraissant jouir d'une anatomie intégrale, troublait en remuant l'eau avec ses pieds nus.

L'homme blanc, car c'était un blanc, vêtu d'un pantalon de coutil bleu et d'un mauvais maillot de football, cerclé de noir et de jaune, réfléchissait profondément en contemplant avec sollicitude le jeu de ses doigts de pieds frétilant dans l'eau fraîche. Il ne s'aperçut de la présence des étrangers qu'à l'instant même où ceux-ci atteignaient le bord du ruisseau à quelques mètres de lui.

Il se redressa d'un bond, et bien loin de fuir se précipita au devant de Krühl, en donnant tous les signes de la joie la plus extravagante.

Il bégayait des mots sans suite, interrogeait Krühl, Eliasar et le capitaine, en anglais, en russe, en espagnol, en français.

— Vous êtes Français, Français, Français, répétait-il.

— J'ai toujours vécu en France répondit Krühl.

L'homme s'agenouilla, tenant étroitement embrassé les mollets de Joseph Krühl.

— Je parle français, disait l'homme, je parle français. Voilà deux ans que je suis dans cette île infernale. J'ai guetté des voiles sur la mer, j'ai allumé des feux la nuit. Et personne ne venait. Personne. Voilà deux ans que je vis ici, mangeant des sardines, du thon, et du corned beef, et aussi des compotes de fruits en boîte, deux ans que je vis avec le fumeur d'opium et le nègre. Quand je vous ai aperçu j'ai cru tout d'abord me trouver en présence du Chinois et de ses hommes. Alors, vous ne pouvez pas comprendre, j'allais me tuer, car, vous le comprenez, ou plutôt non vous ne savez pas, je ne voulais pas être emmené vivant, vivant m'entendez vous, come d'enfer ! vivant par le sale niaquoné de Schanghai ou de l'Intérieur de l'Empire.

L'homme fondit en larmes. Il pleurait, pleurait silencieusement et l'eau ruisselait le long de ses joues, de son nez, glissant sur sa

barbe inculte. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Quelle est cette île ? Tout le monde l'interrogeait.

L'homme se moucha bruyamment dans ses doigts et répondit d'une toute petite voix blanche, larmoyante, enfantine : « J'ai tant souffert, messieurs, tant souffert moralement... avec les deux autres... chaque jour, j'attendais des voiles sur la mer ou la fumée noire du petit vapeur peint en gris.

— Et ce Chinois... remettez-vous mon vieux.

L'homme se laissa glisser sur le sol. Eliasar versa du rhum dans un gobelet et le lui fit boire.

— Quoi qu'il arrive vous êtes sauvé, lui dit Krühl, je vous emmènerai avec moi, sur mon bateau qui nous attend là-bas près de la grève.

— Allons tout de suite au bateau et partons, répondit l'homme.

— Non pas, vous allez prendre un repas avec nous, vous nous expliquerez ce que nous ne savons pas et puis vous nous aiderez peut-être. Avez-vous remarqué dans vos courses, vous devez connaître l'île, une sorte de rocher en forme de champignon ?

Il tira de sa poche la carte dessinée par Edward Low et la mit devant les yeux de l'homme au maillot noir et jaune.

— Ah, je ne vois pas, je ne vois pas... répétait l'habitant de l'île en regardant la carte avec attention.

— Ah ! c'est extraordinaire, c'est extraordinaire ! répétait Krühl en fauchant avec sa canne les herbes qui l'entouraient.

— Je n'ai pas remarqué ce rocher, dit l'homme, j'ai donné peu d'attention aux choses qui m'entouraient, monsieur.

— Comment êtes-vous venu ici, demanda Krühl brusquement.

— Je vais vous expliquer tout, et vous penserez avec moi qu'il vaut mieux rester le moins longtemps possible sur cette île que le monde civilisé doit ignorer. La Providence vous a conduit ici. Je remercie la Providence. Et mes compagnons ? Il baissa la voix. Ceux-là ne sont pas très intéressants, un nègre et un annamite ; il vivait ici avec sa congaye. Cette congaye est partie l'année dernière, je crois... on ne sait plus comment on vit, l'année dernière, ma foi, avec le Chinois justement. Ce Chinois qui est notre maître à tous, dont personne ne sait le nom et qui débarque dans son île sans crier gare, avec ses bourreaux, vêtus de soie noire, mais avec une grande simplicité.

— Reposez-vous, mon ami, dit Krühl avec douceur. Il est évident que vous avez beaucoup souffert. Nous allons établir notre campement ici sur cette colline. Vous vous restaurerez avec nous, vous vous reposerez, et demain, vous nous donnerez bien gentiment les explications dont nous avons besoin. Il n'y a pas de danger à s'installer ici pour passer la nuit ?

L'homme fit un geste de dénégation.

— N'est-ce pas Héresa, j'ai raison. Il vaut mieux coucher sur nos positions que de perdre du temps en revenant sur nos pas. J'ai la certitude que le mystère qui enveloppe la présence de ces malheureux sur cette île n'a rien de commun avec le but que nous recherchons.

Eliasar regarda Krühl et se toucha le front avec l'index.

— Et non, monsieur, je ne suis pas fou, riposta l'homme barbu ; je vous donnerai quelques preuves d'une lucidité d'esprit qui me valut — il se rengorgea — quelque considération dans ma jeunesse, à Moscou, mais surtout dans le sud, au bord de la Mer Noire.

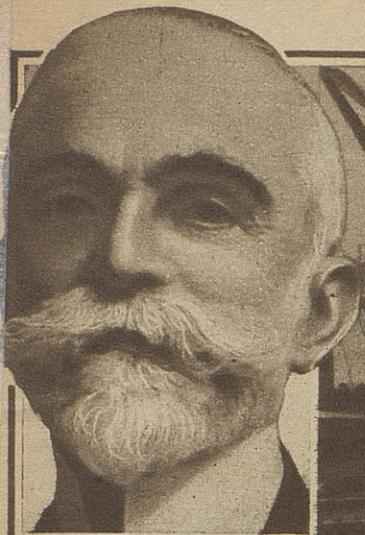
(A suivre).

PIERRE MAC ORLAN.



LE CHINOIS OPIUMMANE.

UN COUP DE FORCE A LISBONNE.



Le président Machado.



Un coin du port à Lisbonne.



Muletiers et débardeurs à Porto.



L'heure de la fontaine à Lisbonne.

Un mouvement insurrectionnel a éclaté à Lisbonne le 5 décembre. Il a été provoqué en apparence par les difficultés économiques. M. Costa, président du conseil, a démissionné, et il a été emprisonné avec M. Soarès. Le docteur Sidonio Paës après avoir sommé le président de la République M. B. Machado, de démissionner l'a destitué et après avoir pris le pouvoir a remis M. Machado Santo en liberté et aurait proclamé que le Portugal se maintiendrait aux côtés de l'Angleterre.



M. Soarès. M. Sidonio Paës. M. Machado Santo. M. Alfonso Costa.

Les victimes de l'acide urique



Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

Recommandé par
le Professeur
LANCEREAUX
Ancien Président de
l'Académie de Médecine
dans son
TRAITÉ de la GOUTTE

Empoisonné par l'Acide urique, tenaillé par la souffrance, il ne peut être sauvé que par l'

URODONAL
car l'URODONAL dissout l'ACIDE URIQUE.

L'OPINION MEDICALE :

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

Dr P. SUARD,
ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine
Navale, ancien médecin des hôpitaux.

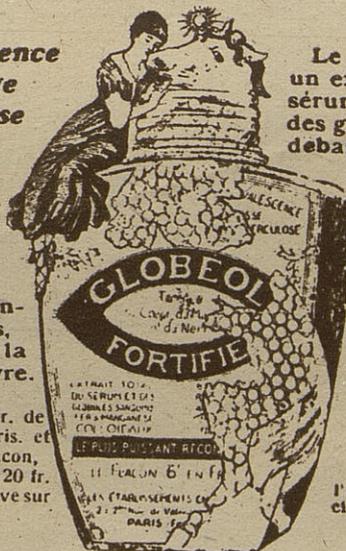
Etabli Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

Globéol
et l'anémie

Convalescence
Surmenage
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs

Tonique
vivifiant,
abrège les con-
valescences,
augmente la
force de vivre.

Et. Chatelain, 2, r. de
Valenciennes, Paris, et
tous ph arm. Le flacon,
fco 7.20, les 3, fco 20 fr.
Brochure explicative sur
demande.



Le GLOBÉOL est un extrait total du sérum sanguin et des globules rouges débarrassés de leurs enveloppes. (Extrait emprunté au sang de chevaux florissants de santé.)

Reminéralise
les tissus.
Nourrit le
muscle et
le nerf.

Communication à
l'Académie de Médecine
du 7 juin 1910.

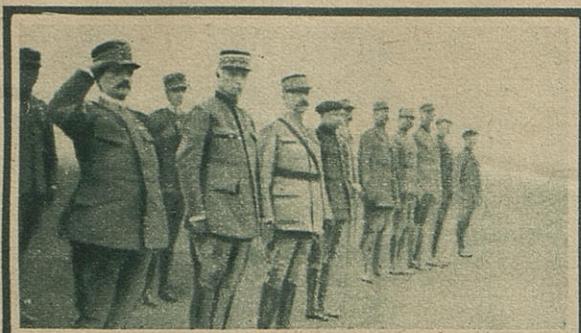
Sauvée par le Globéol

L'OPINION MEDICALE :

Le sang étant le véritable milieu intérieur respiratoire et, d'autre part, la toxine tuberculeuse étant nettement hémolytique, l'anémie complique et masque volontiers les maladies de poitrine. Elle intervient pour vicier les échanges et aggraver l'infection générale. Le Globéol, par l'apport de fer physiologique et de ferments oxydants, stimule et redresse la sanguification, sans avoir les inconvénients des ferrugineux qui favorisent la fièvre, les états congestifs et les crachements de sang.

Docteur REGNIER,
Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.
Ex-chef du Laboratoire d'Electrothérapie de la Char 5.

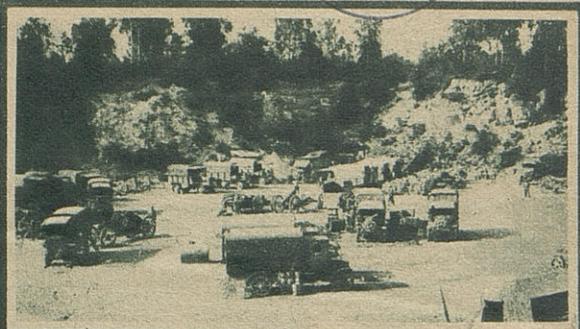
EN MARGE DE LA GUERRE



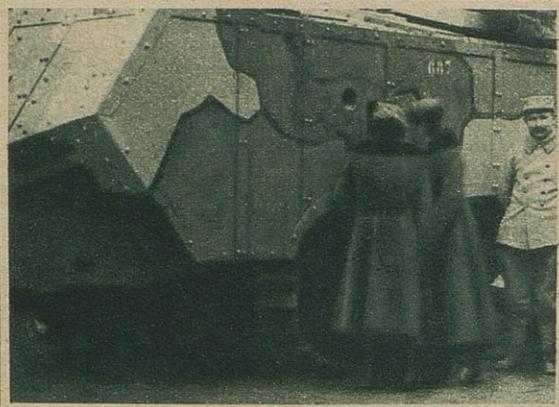
Le généralissime italien Diaz avec les généraux français Fayolle, Duchêne et Lévi, saluant les troupes françaises.



L'affiche de Scott pour l'Emprunt.



Dans une carrière de l'Aisne. Un parc où sont rassemblés les camions automobiles servant au transport d'une division.



Aux Invalides, les souscripteurs à l'Emprunt s'inscrivent aux guichets d'un tank français qui prit part aux dernières attaques.



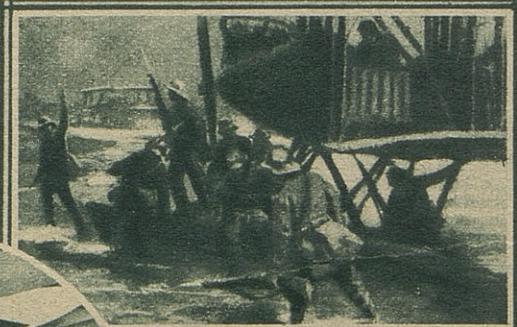
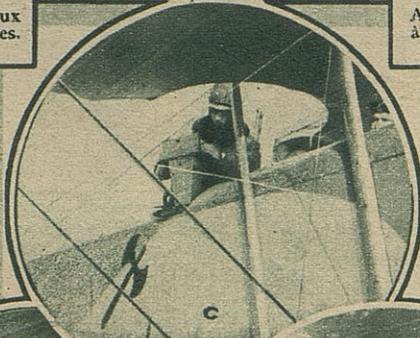
Rue de la Paix, le chanteur populaire Mavol chante pour l'Emprunt.



A côté du tank des Invalides, une nacelle du zeppelin capturé à Bourbonne-les-Bains reçoit les souscriptions à l'Emprunt.



Une vaillante équipe de jeunes footballeurs du petit lycée Condorcet qui, depuis la rentrée, a gagné de nombreux matches.



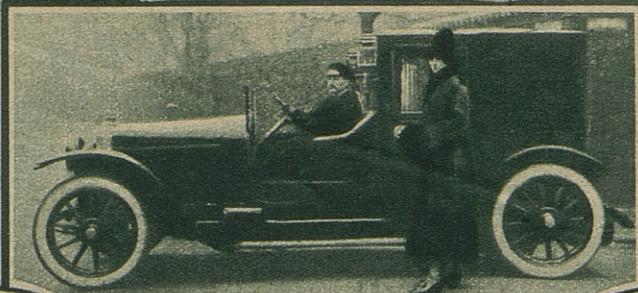
Un avion géant débarquant des soldats allemands dans l'île russe d'Abro (golfe de Riga) Dessin extrait d'un journal allemand.



Le Kaiser Guillaume photographié en uniforme de maréchal ottoman lors de sa dernière visite à Constantinople.



Le départ d'un observateur photographe (A) Un mécanicien lui passe son appareil (B) qu'il installe à bord de l'avion (C.)



Les modes d'hiver au Bois de Boulogne : M^{me} Yvonne B... descendant de son auto.



Le maréchal des logis aviateur Marcel Pavis, mort glorieusement en combat aérien après avoir abattu 4 avions ennemis.



Le lieutenant Gasnier du Parc, maire de Saint-Malo, qui vient de publier un admirable poème sur les héros du Kleber.



Un général anglais, 25 ans, le général Bradford, tombé glorieusement au champ d'honneur, sur le front de Picardie.

VOIR NOTRE DANS PROCHAIN NUMÉRO

LA GUERRE NAVALE

ET LES

HÉROS DE LA MER



Rakovsky, l'agent de Lénine qui a englobé les troupes roumaines dans l'armistice négocié par les maximalistes.



Le lieutenant Schneuhr, un des plénipotentiaires maximalistes pour l'armistice arrêté comme espion allemand.